JOURNAL

DES SAVANTS

FONDÉ EN 1665

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DE L'INSTITUT DE FRANCE

(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE

PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB, 13

M DCCCC XXVI

LA SOCIÉTÉ DU HAUT MOYEN AGE ET SES ORIGINES

Alfons Dopsch. *Wirtschaftliche und soziale Grundlagen der europäischen Kulturentwicklung aus der Zeit von Caesar bis auf Karl den Grossen*, 2 vol. in-8, Vienne, Œsterr. Schulbücherverlag, 1re édition, 1918-1920, 2e édition, 1924[1].

Karl Schumacher. *Siedelungs- und Kulturgeschichte der Rheinlande von der Urzeit bis in das Mittelalter* : t. I, *Die vorrömische Zeit*, 1921 ; t. II, *Die römische Periode*, 1923 ; t. III, *Die Merowingische und Karolingische Zeit, I Teil, Siedelungsgeschichte*, 1925. Mayence, L. Wilckens.

I

Une séduction particulière s'attache, pour les historiens, aux premiers siècles du moyen âge. Sensible presque de tout temps, elle a dû de nos jours une vivacité nouvelle à cette prédilection pour les problèmes d'origine qui demeurera sans doute, aux yeux des générations à venir, comme un des signes distinctifs de l'historiographie de la seconde moitié du XIXe siècle. En consultant les pauvres documents de ces âges obscurs, c'est en effet la genèse de la société européenne que l'on prétend d'ordinaire scruter. Chacun sait que cette recherche fut rarement sans passion : passion politique d'abord, lorsqu'il s'agissait de retrouver les titres de noblesse de la « liberté » ou de justifier, par la conquête, l'existence d'une classe privilégiée ; passion patriotique lorsque le XIXe siècle, en déchaînant les nationalismes, eut rendu une valeur sentimentale à la vieille lutte du monde romain et du monde germanique. On peut déplorer ce manque de sérénité ; on peut regretter cette hantise des origines, qui a conduit trop souvent à expliquer, d'une façon fort arbitraire, tout le moyen âge par ses seuls commencements. Il faut reconnaître néanmoins que l'histoire des invasions germaniques et de la société qui est issue d'elles ne possède que grâce à cette atmosphère intellectuelle assez particulière l'admirable privilège d'exciter un intérêt qui ne vieillit point. Aujourd'hui, pour le plus grand profit de la science, le travail qui se poursuit autour de cette période se fait pour une large part sous forme de monographies de détail. Mais il est bon qu'on voie apparaître, de temps à autre, une vaste synthèse qui à la fois résume les résultats acquis

1. Nous n'avons pas pu avoir connaissance de cette seconde édition.

et par des idées directrices nouvelles montre le chemin aux enquêtes futures. La dernière en date de ces grandes entreprises est l'œuvre d'un professeur de Vienne, M. Alfons Dopsch. Le livre, qui a pour titre *Fondements économiques et sociaux de l'évolution de la civilisation européenne de César à Charlemagne* et qu'on ne peut guère séparer de celui que le même savant a précédemment consacré à *L'évolution économique de la période carolingienne envisagée surtout en Allemagne*, n'est pas, tant s'en faut, tout récent. Il a paru, en première édition, de 1918 à 1920. Il a déjà suscité bien des critiques; il a directement inspiré de son esprit plusieurs études nouvelles, telles que celles de M. Karl Schumacher, l'éminent directeur du Musée de Mayence, sur l'histoire sociale des pays rhénans, depuis la préhistoire jusqu'au moyen âge. Il a donc déjà porté une partie de ses fruits. Ce recul facilite le jugement. Une discussion minutieuse des témoignages sur lesquels M. Dopsch cherche à appuyer ses affirmations serait ici hors de propos. Aussi bien ce travail de vérification a-t-il été entrepris ailleurs, sur un certain nombre de points particuliers, par plusieurs historiens. On doit, il me semble, tenir d'ores et déjà pour assuré que M. Dopsch, qui connaît admirablement les textes, les a lus parfois un peu vite. Ses conclusions n'ont que rarement la valeur de vérités scientifiques rigoureusement démontrées. Ce sont des hypothèses. Mais, à ce titre, elles sont presque toujours infiniment suggestives. Ajoutez la ferme volonté d'atteindre, derrière les catégories juridiques, la vie concrète ; ajoutez aussi un goût très vif pour les grandes questions de l'histoire européenne. C'en est assez pour expliquer et justifier le retentissement de cet ample ouvrage[1]. Je voudrais, le prenant pour centre mais à la lumière aussi de divers autres travaux, indiquer brièvement comment se posent aujourd'hui quelques-uns de ces problèmes vitaux qui ont passionné des générations d'érudits et d'écrivains.

II

Romanisme ou germanisme ? C'est sous l'aspect d'un dilemme que l'histoire du haut moyen âge s'est depuis longtemps présentée à la plupart de ceux qui l'ont étudiée. Il ne faudrait pas croire que les historiens allemands

1. M. Dopsch — notamment au tome I — a fait un large emploi des documents archéologiques. C'est une des grandes nouveautés et un des grands intérêts de son livre. Mais, là aussi, il semble parfois avoir interprété un peu vite : cf. les critiques de Philippi, *Gött. Gelehrt. Anzeigen*, 1920, p. 54.

aient été les seuls, ou même les premiers, à voir dans l'élément germain le ferment nouveau qui rendit au monde épuisé de vieillesse la vigueur et la liberté. Montesquieu, que M. Dopsch traite bien à tort de germanophobe, a écrit (*Esprit des Lois*, XVII, 5) : « Le Goth Jornandès a appelé le nord de l'Europe la fabrique du genre humain ; je l'appellerai plutôt la fabrique des instruments qui brisent les fers forgés au midi. C'est là que se forment ces nations vaillantes qui sortent de leur pays pour détruire les tyrans et les esclaves, et apprendre aux hommes que, la nature les ayant fait égaux, la raison n'a pu les rendre dépendants que pour leur bonheur[1]. » Mais c'est surtout en Allemagne que cette apologie de la barbarie devait porter ses fruits. Herder fait écho à Montesquieu. « Tout était mort ! » — écrivait-il du monde romain, dans les derniers siècles de son existence — « c'était un corps épuisé, un cadavre étendu dans son sang ! Mais un nouvel homme était né dans le Nord. Sous un ciel rigoureux, dans le désert et la solitude, quand personne n'eût osé s'y attendre, tout un printemps venait d'éclore ; toute une végétation forte et nourrie, qui, transplantée sous un plus beau climat, dans des régions plus méridionales, allait renouveler sa nature et produire une plus riche moisson pour les destinées du monde. Goths, Vandales et Bourguignons, Angles, Huns, Hérules, Francs et Bulgares, Slaves et Lombards [*sic* !] arrivèrent..., et tout le monde moderne... c'est leur ouvrage, leur race, leur établissement[2]. » Ces idées ont été vulgarisées à l'époque du romantisme ; elles ont inspiré, pour une large part, la science historique allemande, jusqu'à ces derniers temps.

Or M. Dopsch s'inscrit en faux contre elles. Les Germains n'ont pas apporté au monde une égalité et une liberté qu'ils ne connaissaient point, ni, comme d'aucuns l'avaient supposé — Heinrich Böhmer s'était déjà, d'un point de vue proprement théologique, élevé avec vigueur contre cette dernière théorie[3] — un christianisme fait spécialement à leur image. D'une façon plus générale, les invasions germaniques n'ont, à aucun égard, brisé la continuité historique. C'est fausser toute perspective que d'établir, entre

1. Le passage a été reproduit presque mot pour mot dans l'*Encyclopédie*, article *Fief* (par le chevalier de Jaucourt), ce qui n'a pu que contribuer fortement à le faire passer au rang de lieu commun.

2. *Auch eine Philosophie der Geschichte*, dans *Sämtliche Werke*, éd. Suphan, t. V, p. 515. J'emprunte ma traduction à la *Revue Germanique*, 1835, t. I de la 3e série, p. 290-291 (article intitulé *Le Moyen Age*). Cf. encore l'écho de cet éloge de la barbarie dans Renan, *Réforme intellectuelle*, p. 285 et 293. On trouvera quelques indications utiles, mais insuffisantes, sur l'origine de ces idées dans E. Hölzle, *Die Idee einer altgermanischen Freiheit vor Montesquieu*, 1925.

3. Dans un très intéressant article intitulé : *Das germanische Christentum*, dans *Theologische Studien und Kritiken*, t. 86 (1913).

le monde romain et le monde médiéval, une profonde « césure ». Les invasions n'ont pas mis brusquement en contact deux peuples qui s'ignoraient. Elles n'ont fait que marquer l'achèvement d'une longue période d'interpénétration. M. Dopsch n'a que mépris pour la « Katastrophen theorie ».

Elle était aussi, on le sait, la grande ennemie de Fustel de Coulanges. Chez l'un et l'autre historien se marque la même préoccupation de mettre en lumière, dans l'évolution, le continu. Il serait pourtant tout à fait faux de considérer la thèse de M. Dopsch comme une adaptation à l'usage de la science allemande des idées fustéliennes. Elle en diffère fondamentalement. Fustel n'accordait à peu près aucune importance à l'élément germanique parce qu'il se représentait la Germanie du IVe et du Ve siècle comme en complète dissolution et qu'il attribuait la conquête du pays romain non à des peuples organisés mais à des « bandes », temporairement groupées autour de chefs provisoires; « en tout cela il ne s'agissait pas d'une lutte entre deux races ou entre deux nations. La lutte était entre l'Empire romain et le régime de la bande guerrière » (*L'Invasion germanique*, p. 326). Par suite il ne reconnaissait à l'invasion elle-même d'autre action que celle d'une secousse et, si je puis dire, d'une chiquenaude, capable seulement de précipiter le mouvement d'un système déjà ébranlé. Ses conséquences, écrivait-il, « ont été de la nature de celles que toute autre invasion, partie de toute autre race, aurait produites... Elle a mis le trouble dans la société... Par le désordre qu'elle a jeté partout, elle a donné aux hommes de nouvelles habitudes, qui à leur tour ont enfanté de nouvelles institutions » (*Ibid.*, p. 558). Tout au contraire, M. Dopsch est profondément persuadé de « l'importance extraordinairement grande de l'influence germanique sur l'évolution de toute la civilisation postérieure [aux invasions] » (t. I, p. 398). Par là il rejoint Montesquieu, Herder et leurs émules. Mais il s'en sépare nettement en ceci qu'il se refuse à voir dans les Germains des barbares de génie, construisant un monde tout neuf sur les débris de l'ancien. « Les Germains n'ont pas été des ennemis de la civilisation ; ils n'ont pas ruiné, encore bien moins aboli de fond en comble la civilisation romaine ; ils l'ont préservée; ils l'ont poussée plus loin » (*Ibid.*, même p.). Bien avant la chute de l'Empire, certaines de leurs institutions — le compagnonnage germanique notamment — avaient agi sur la société romaine. Eux-mêmes avaient subi avec force, dans leur vie économique en particulier, l'influence de Rome. Avant les invasions, une civilisation mixte s'est créée ; elle se poursuit après elles. Ainsi s'évanouit l'obsédante alternative qui avait jusqu'ici hanté les historiens.

III

Une thèse de cette envergure ne peut guère se discuter qu'en examinant son application à des points particuliers. C'est ce que nous ferons dans un instant, en nous bornant, bien entendu, à quelques points seulement, et à des indications sommaires. Mais il convient d'attirer l'attention tout de suite sur une grande et étrange lacune qui apparaît du premier coup d'œil dans l'exposé de M. Dopsch.

Il résout, comme on vient de voir, la vieille antithèse, romanisme ou germanisme. Il la maintient pourtant, en ce sens que comme action civilisatrice exercée sur les Germains il n'envisage guère que celle de Rome. Or il n'est pas vrai que cette action, si puissante fût-elle, ait été la seule. Le plus considérable des peuples germaniques, à l'époque des invasions, celui qui, sur beaucoup de points, a été le précepteur des autres, le peuple goth, avait été à une toute autre école : celle des civilisations hellénisées, avec un fonds iranien, qu'il avait remplacées sur les bords de la Mer Noire, celle de la civilisation hellénique proprement dite avec laquelle, lors de son établissement sur cette côte, il s'était trouvé en contact. C'est l'art scytho-sarmate, fortement hellénisé, qu'il a, dans ses migrations, répandu dans tout le monde barbare. C'est un alphabet imité surtout des lettres grecques — l'alphabet runnique — qu'il avait, bien avant les invasions, inventé et fourni aux autres nations germaines, jusque dans l'extrême Nord[1]. Enfin c'est une forme de christianisme spécifiquement orientale, l'arianisme ou ce qu'on appelle communément de ce nom, qu'il a adoptée et propagée au sein d'un grand nombre d'autres groupes, plus ou moins soumis à son influence. Tout le monde sait que le plus ancien vocabulaire chrétien des langues germaniques et le mot même qui aujourd'hui encore en allemand et en anglais désigne l'église ont une origine grecque et non pas latine. M. Dopsch n'ignore naturellement pas ces faits et rappelle même certains d'entre eux ; mais ce n'est qu'en passant[2]. Ils sont cependant considérables : le malentendu religieux qui, en tant de pays, a séparé les conquérants germains de la population romaine ne fut-il pas dû essentiellement à l'existence chez les

1. Cf. pour l'art, Rostowzeff, *Iranians and Greeks in South Russia*, 1922; pour les runes, Maurice Cahen dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, 1923, et dans *Scientia*, même année.

2. Il est juste de noter que dans une conférence intitulée : *Vom Altertum zum Mittelalter* (*Archiv für Kulturgeschichte*, t. XVI, 1925), M. Dopsch (p. 175) a fait à cette influence orientale une beaucoup plus grande place que, précédemment, dans les *Grundlagen*.

premiers de croyances et d'habitudes cultuelles — par exemple l'usage de la liturgie en langue nationale — qui, nées en Orient, étaient tout à fait étrangères aux chrétientés occidentales et y choquaient vivement les personnes pieuses? L'histoire nous apparaît aujourd'hui, de plus en plus, comme un tout beaucoup mieux lié qu'elle ne le semblait à nos prédécesseurs ; la société du haut moyen âge n'a pas toutes ses sources dans un petit coin du monde occidental.

Et puisque M. Dopsch a voulu nous exposer les « fondements » de la civilisation européenne, je signalerai une autre omission encore. Il ne s'agit, il est vrai, que d'un problème, peut-être ou même presque certainement insoluble. N'importe : les questions doivent être posées, même lorsqu'elles ne paraissent pas susceptibles de réponse. Un savant qu'on ne saurait soupçonner de parti-pris contre la théorie des influences germaniques, Sir Paul Vinogradoff, a écrit : « L'histoire de la Grande-Bretagne s'élève sur le tuf des institutions et des coutumes celtiques[1] ». Cette proposition n'est peut-être pas vraie seulement de la Grande-Bretagne ; ou du moins il est aussi difficile, pour la Gaule par exemple, de prouver sa fausseté que d'établir son exactitude. Rien de plus naturel, quand on étudie l'origine des relations vassaliques, que d'examiner le compagnonnage germanique : mais est-ce faire preuve de « celtomanie » que de demander qu'en pareil cas le nom des ambactes gaulois ou des *soldurii* aquitains soit aussi prononcé? Nous ignorons absolument ce qu'il a pu subsister, après la conquête, sous la façade juridique romaine, de ces antiques habitudes sociales. Ignorer ne donne pas le droit de nier.

Aussi bien l'histoire de la vassalité n'est pas la seule considération qui eût pu légitimement amener M. Dopsch à regarder dans le passé au delà de l'antithèse romano-germanique. Comme la plupart de ses compatriotes et à très juste titre, il attache une importance primordiale à cet ensemble de recherches qu'on appelle là-bas *Siedelungskunde*, — faisceau un peu hybride qui unit sous un même nom, sans peut-être que soient toujours marquées d'un trait assez net les séparations nécessaires entre des phénomènes liés sans doute, mais pourtant distincts, l'étude du groupement des établissements humains (villages, hameaux, habitations dispersées), celle des formes de maisons, celle enfin des pratiques agraires. La science allemande, sous des influences diverses, celles de G. F. Knapp et de Robert Gradmann

1. « The history of Great Britain rises on a rock-bed of Celtic institutions and customs ». Préface à P. Vinogradoff et F. Morgan, *Survey of the Honour of Denbigh* (*The British Academy : Records of the Social and Economic History of England and Wales* I), 1914, p. v.

en particulier, s'est aujourd'hui à peu près unanimement dégagée des partis pris ethnographiques de Meitzen. M. Dopsch, à son tour, les rejette. Comment, soucieux avant tout de saisir les faits dans leur complexité et notamment de mettre en lumière l'interaction du monde romain et du monde germanique, eût-il accepté une thèse invraisemblablement simpliste, dont un des postulats essentiels est d'admettre que les Germains ont possédé, comme un signe de race, un mode d'établissement spécifique : agglomération des maisons en villages, terroirs morcelés en une multitude de parcelles allongées, existence d'un bien familial à peu près fixe — la fameuse *hufe* — constitué par l'union d'un bien-fonds, lui-même formé de parcelles dispersées à travers tout le finage, avec une part des droits collectifs (usage des communaux et de la forêt, vaine pâture ? Mais on peut se demander si, justement rebelle à Meitzen, il a bien discerné son erreur fondamentale. Ce fut moins, à mon sens, de s'en être tenu aveuglément, parmi toutes les explications possibles des faits étudiés, à la seule ethnographie que d'avoir envisagé seulement, entre tous les éléments ethniques, trois ou quatre peuples assez récents. Il y a eu, sur le sol de l'Europe, des villages et des champs bien avant l'invasion celtique, à plus forte raison avant les invasions barbares du v[e] siècle, et c'est une chimère que de vouloir, dans l'histoire rurale, tout ramener à l'antagonisme ou bien à la fusion du romanisme et du germanisme, ou même du celtisme.

Ce sentiment que l'histoire de l'Europe, dans ses profondeurs, est une chose très vieille, n'est-ce pas là d'ailleurs la leçon la plus claire de la *Siedelungskunde* ? Il convient d'insister sur cette direction de recherches, une des plus fécondes qui s'offre aujourd'hui à l'historien des anciennes sociétés européennes, notamment en ce qui regarde l'époque des invasions. Les remarquables études de M. Schumacher sur les pays rhénans, que j'ai déjà signalées plus haut, nous fourniront un exemple excellent de ses méthodes, des résultats qu'on en peut attendre, et aussi des entraînements auxquels ses séductions exposent parfois les érudits [1].

1. La belle synthèse de M. Schumacher repose sur une foule de travaux de détail, auxquels l'érudition allemande s'est adonnée avec beaucoup de patience depuis plusieurs années et qui avaient déjà fourni à M. Dopsch beaucoup des faits qu'il a mis en œuvre et même quelques-unes de ses conclusions. Il convient notamment de rappeler l'œuvre de Georg Wolff ; son article *Ueber den Zusammenhang römischer und frühmittelalterlicher Kultur im Mainlande* (*Einzelforschungen über Kunst- und Altertumsgegenstände zu Frankfurt a. M.*, t. I) a paru dès 1908. Les volumes de M. Schuhmacher contiennent d'excellentes bibliographies que l'on complètera utilement, même pour les premiers temps du haut moyen âge, par les *Notes d'archéologie rhénane*, publiées par A. Grenier dans la *Revue des Études Anciennes* depuis 1923.

La méthode de M. Schumacher n'est pas précisément nouvelle ; mais il l'a appliquée avec une conscience et une ingéniosité rares. Elle consiste à confronter perpétuellement quatre sources de renseignements : les fouilles, les textes, la toponymie, la carte. Par ce dernier mot, il faut entendre non seulement les feuilles topographiques aux échelles usuelles, mais aussi les plans cadastraux (*Flurkarten*). Ce sont des documents très précieux que ces plans; les historiens allemands, depuis Meitzen, qui, malgré ses défauts d'esprit, a mérité vraiment le beau nom d'initiateur, en font grand usage ; on doit regretter que chez nous ils aient été si peu étudiés, et que, rarement reproduits aux échelles réduites qui seules les rendraient faciles à consulter, ils soient de toute façon si peu accessibles. Comment les géographes ne s'en sont-ils pas préoccupés davantage? Cependant, si instructifs qu'ils soient, leur utilisation a ses dangers. Ils sont d'ordinaire très récents : au mieux du XVIIe ou du XVIIIe siècles, presque toujours du XIXe. Or ce qu'on leur demande, ce sont des informations sur le plus lointain passé. Le postulat de la recherche revient alors à supposer que de l'établissement même des villages aux grandes transformations agricoles qui sont tout proches de nous, l'aspect général des terroirs, conditionné par les pratiques agraires, n'a guère changé. Proposition un peu inquiétante, dont il faudrait, à tout le moins, dans chaque cas particulier, éprouver la véracité. Nul ne niera que la vie rurale n'ait, par nature, et surtout n'ait eu, pendant de longs siècles, quelque chose d'immuable. N'exagérons pourtant pas cette stabilité. Au cours des guerres innombrables qui ont désolé nos campagnes, beaucoup de villages ont été, parfois à plusieurs reprises, abandonnés puis occupés à nouveau. Là où, comme en Lorraine et en Alsace après la guerre de Trente Ans, le repeuplement s'est opéré à une époque relativement voisine de nous, nous voyons clairement qu'il s'est, en certains endroits, accompagné de profonds remaniements dans la disposition des parcelles, — pour employer le terme technique, de véritables remembrements. On doit supposer qu'il en fut de même, quelquefois, en des périodes plus reculées[1]. M. Schumacher, après d'autres savants, mais servi par une connaissance

1. Cf. G. Hottenger, *Les remembrements en Lorraine au dix-huitième siècle* dans *Mém. de la Soc. d'archéol. lorraine*, t. 64 (1914-19) ; Hammer, *Merkwürdige Feldeinteilungen im Elsass* dans *Zeitschrift für Vermessungswesen*, t. 41 (1912) ; R. Krzymoski, *Die landwirtschaftlichen Wirtschaftsysteme Elsass-Lothringens*, 1914, p. 64 et suiv. Pour le moyen âge anglais, P. Vinogradoff, *Villainage in England*, p. 234 ; et les remarques de Maitland, *Domesday Bookand beyond*, p. 363-364 ; pour le moyen âge allemand, Meitzen, *Siedelung und Agrarwesen*, I, p. 113 et suiv.

particulièrement exacte du terrain, a relevé autour de plusieurs agglomérations rhénanes la trace d'une ancienne *centuriatio* romaine. On le croira d'autant plus volontiers que des vestiges analogues apparaissent avec une parfaite netteté sur plusieurs points de l'Italie et de l'Afrique; la carte de France, interrogée avec soin, n'en livrerait-elle pas aussi [1] ? Malgré tout, on se sentirait rassuré si un coup d'œil jeté sur l'histoire de chacun des lieux étudiés prouvait (autant que la preuve est possible) qu'ils n'ont pas subi depuis les temps romains jusqu'au XIX[e] siècle de grands bouleversements agraires. On aimerait aussi à savoir comment la vie rurale, pendant tant de siècles, s'est accommodée, dans ses usages divers, de champs découpés à la mode des *agrimensores*. Rien de plus légitime que d'interpoler une courbe, mais à condition que l'interpolation n'aille pas du point de départ au point d'arrivée. La méthode des *Flurkarten*, qui est certainement fructueuse, semble encore susceptible de quelques progrès dans la mise au point.

L'histoire des anciens établissements humains pose une foule de problèmes passionnants; elle est, par ailleurs, extrêmement obscure. S'étonnera-t-on que les érudits qui s'y consacrent échappent difficilement à la tentation de faire dire aux documents un peu plus quelquefois qu'ils ne sont en réalité capables d'exprimer ? Je crains que M. Schumacher n'ait pas toujours évité ce péché; nous en verrons quelques preuves, chemin faisant. D'autre part on le sent parfois un peu moins familier avec les textes annalistiques ou diplomatiques qu'avec les résultats des fouilles; certaines de ses affirmations sur Clovis étonneront les historiens [2]. Tout cela revient à dire qu'il a par moments oublié de se servir de cette encre polychrome, rêvée par Renan, qui devait, par ses nuances, traduire tous les degrés, de la certitude absolue à la pure probabilité. C'est au lecteur à en distribuer sur ses pages les teintes changeantes.

L'idée centrale qui se dégage de ses recherches s'exprime assez bien par un mot qui résonne comme une sorte de *leit-motiv* à travers les deux derniers volumes : celui de « continuité ». Continuité d'abord, au sens de M. Dopsch, entre la civilisation rhénane avant et après l'invasion barbare ;

1. Cf. une note de M. Jullian, *Revue des études anciennes*, t. XXII (1920), p. 209. Les exemples que l'on a cru parfois retrouver en Angleterre sont extrêmement douteux : cf. F. Haverfield, dans *The English Historical Review*, t. XXXIII (1918), p. 289 et suiv.

2. T. III, p. 47 : « Chlodwig besiegt die Alamannen nach Gregor apud Tulbiacense oppidum. » Grégoire de Tours ne dit rien de tel. P. 158 une affirmation plus que contestable au sujet du « proconsulat » de Clovis. Ces choses sont si connues qu'on éprouve quelque pudeur à les rappeler.

les Germains n'ont détruit ni les villes, ni les villages, ni, dans l'ensemble, la population romaine ; ils ont profité de l'expérience agricole de leurs prédécesseurs, qui avaient longtemps été leurs voisins et qui demeurèrent établis parmi eux. Continuité aussi entre l'époque romaine et celles qui l'avaient précédée, germanique déjà et celtique et, plus loin encore dans le passé, jusque dans la pénombre de la préhistoire. On suit en certains lieux la persistance des mêmes agglomérations depuis le néolithique. Il va de soi que cette ligne interrompue comporte pourtant quelques brisures. Voyons de plus près comment M. Schumacher se représente l'établissement des Germains, au moment des grandes invasions.

Trois grands groupes de langue germanique ont alors occupé la rive gauche du Rhin : Burgondes, Alamans, Francs. M. Schumacher se montre extrêmement désireux de ne pas les confondre. On peut, à vrai dire, négliger les Burgondes, qui n'ont fait que passer. M. Schumacher eût été bien inspiré de renoncer à utiliser, à leur propos, la *Chanson des Nibelungen* ; les attaches du poème avec l'abbaye de Lorsch sont plus que problématiques, et, de toute façon, il est vain de demander au très fantaisiste récit de la chasse où Siegfried trouva la mort des renseignements précis sur le paysage des montagnes rhénanes tel qu'il pouvait se présenter cinq à six siècles avant que le texte, sous la forme où nous le lisons aujourd'hui, eût été mis par écrit. Entre les établissements alamans et les établissements francs comment distinguer ? Une théorie, qui eut son heure de vogue, attribuait aux premiers les noms de lieux en — *ingen*, aux seconds les noms en — *heim*. M. Schumacher est beaucoup trop averti du progrès des recherches toponymiques pour l'adopter dans sa rigueur première ; mais il n'a pas le courage d'y renoncer tout à fait. Elle est si commode ! Il veut croire que la plus grande partie des noms en — *ingen* sont d'origine alamane, les plus anciens (mais qui permettra de discerner en chaque cas l'ancien du relativement nouveau ?) des noms en — *heim* d'origine franque (p. 329). Il trouve une confirmation de cette vue dans l'examen des tombes : car il reconnaît au tombeau l'Alaman du Franc[1]. Comment ? Le lecteur est d'autant plus embarrassé que M. Schumacher n'indique nulle part avec précision ses critères. J'entends bien que le principal d'entre eux est tiré de la disposition même des lieux de sépulture : aux Francs les cimetières agglomérés, en rangées à peu près régulières (*Reihengräber*), aux Alamans au contraire les tombes dispersées un peu partout, sans ordre

1. Non sans quelque hésitation toutefois, il est juste de le reconnaître : cf. t. III, p. 329.

apparent. Mais lui-même n'incline-t-il pas à voir dans l'habitude des cimetières, concentrés autour d'un lieu saint, l'effet d'une influence chrétienne qui déborde par conséquent le facteur ethnique [1]. L'antithèse entre l'Alaman qui, adonné surtout aux occupations pastorales, bâtit volontiers ses hameaux en dehors des anciennes agglomérations romaines, laissées parfois à l'abandon, et le Franc, ouvert dès avant l'invasion à l'action de la civilisation étrangère et disposé par là à adopter les modes d'établissement de ses prédécesseurs comme beaucoup de leurs institutions, plaît à l'imagination ; mais elle ne convainc point, parce qu'elle repose sur des fondements par trop conjecturaux [2].

Que devinrent les anciens habitants ? L'étude de la toponymie — noms de lieux habités et aussi de simples « lieux dits » (*Flurnamen*) — aidée par diverses autres recherches, a amené M. Schuhmacher, sur ce point, à des conclusions intéressantes et qui paraissent affectées d'un assez fort coefficient de probabilité. La population romanisée n'a certainement point disparu ; mais elle ne subsista point partout également. Expulsée de certaines contrées, où les Francs semblent avoir pratiqué une véritable colonisation militaire, elle fut épargnée et peut-être même concentrée de force en d'autres régions, notamment là où la culture des vignobles exigeait le maintien d'une main-d'œuvre familiarisée de longue date avec cette technique spéciale. D'accord avec M. M. Müller, M. Schuhmacher suppose même que la langue romane a dû survivre, par îlots, jusque vers le XIe siècle. Le fait n'est point absolument prouvé ; il n'a, en soi, rien d'invraisemblable. Des cas de survivance de cette sorte — qu'on trouvera bien mis en lumière

1. T. III, p. 217. Il va de soi qu'influence chrétienne ne veut pas toujours dire conversion. Il faut du reste imaginer plus d'une nuance dans l'évolution religieuse ; les offrandes funéraires conformes aux rites païens, que renferment souvent les *Reihengräber*, étaient compatibles avec un christianisme de surface. Une nouvelle étape a été accomplie lorsque, en beaucoup de lieux, vers le VIIe et le VIIIe siècles, l'ancien cimetière en rangées, pourtant déjà chrétien, a été abandonné pour un cimetière nouveau, situé au milieu des habitations, autour de l'église paroissiale (cf. Schumacher, *loc. cit.*, p. 218). Mais comme l'a bien montré M. Paul Reinecke, il s'est agi alors moins d'une modification dans les croyances que d'un progrès dans l'organisation du système paroissial. (*Reihengräber und Friedhöfe der Kirchen* dans la *Germania*, 1925).

2. Sur l'extrême difficulté qu'il y a à distinguer les peuplements alamans et francs, on aura profit à lire les justes observations de Ludwig Bückmann, *Ist fränkische Kolonisation auf alemannischen Boden nachzuweisen* ? dans les *Petermann's Mitteilungen*, 1922 (à propos d'un travail de G. Schütte, paru dans la *Geogr. Tidskr.* de Copenhague en 1918). Cf. aussi les remarques de R. Gradmann dans son excellent livre sur *Das ländliche Siedlungswesen des Königreichs Württemberg* (*Forsch, zur deutschen Landes-und Volkskunde*, XXI), p. 93 et surtout 100-101 (à propos des maisons dites « alamanes » et « franques »).

par M. Dopsch — ont été signalés dans les pays danubiens ; d'autres, en face d'une invasion toute différente, dans l'Armorique de l'Ouest, aujourd'hui entièrement celtisée comme le *Rheinland* est entièrement germanisé. L'unification des parlers ne s'est faite que peu à peu. Une carte linguistique de l'Europe peut procéder aujourd'hui, si elle s'en tient à l'essentiel, à peu près uniquement par larges teintes plates ; si l'on était en mesure de dresser celle de l'Europe entre les invasions et l'an mil ou environ, on y verrait sans doute, au milieu des teintes principales, apparaître tout un pointillé de couleurs différentes : germanique parmi le roman, roman parmi le germanique. Cette interpénétration peut servir à éclairer l'histoire de l'action des langues les unes sur les autres [1].

Je viens de parler de colonisation militaire. M. Schumacher a étudié de ce point de vue les villages francs, les *villae* royales, les fortifications, l'emplacement de ces divers établissements par rapport aux routes et aux accidents de terrain. De cet examen extrêmement soigneux, qui repose des rêveries auxquelles le même sujet avait entraîné d'autres auteurs, le lecteur rapporte une impression très forte. On discutera tel ou tel détail. Dans l'ensemble, il ne paraît guère douteux que les rois francs ne se soient préoccupés vraiment de tenir le pays par un système rationnel de garnisons permanentes. Où avaient-ils puisé cette idée ? Une comparaison, à laquelle M. Schumacher n'a pas songé, avec des faits analogues, observés dans un autre royaume barbare, pourra nous instruire. Un savant italien, M. Checchini, puis, à sa suite, un savant allemand, M. Fedor Schneider, semblent bien avoir prouvé que les *arimanniæ* lombardes, qui ont fait couler tant d'encre, n'étaient autre chose que des colonies de guerriers établies sur certains points du sol pour défendre les frontières [2]. La situation des *arimanni* répond presque trait pour trait à celle des *milites limitanei* romains. Une ressemblance si frappante suppose un emprunt. Nul doute que les Lombards n'aient copié les Byzantins, leurs adversaires. De même n'est-ce pas à l'imitation des Romains, qu'ils avaient servis comme soldats avant de les remplacer en Gaule, que les Francs durent une méthode presque pareille [3] ?

1. Ces mêmes phénomènes empêchent que l'on ne puisse utiliser avec certitude les limites dialectales postérieurement attestées pour déterminer dans le détail les zones de peuplement des différents « peuples » germaniques. Les Alamans dispersés par groupes au milieu d'une population franque plus considérable ont dû franciser leur parler, et réciproquement.

2. A. Checchini, *I fondi militari romano-bizantini* dans *Archivio Giuridico*, 1907 : Fedor Schneider, *Die Enstehung von Burg und Landgemeinde in Italien.* (*Abh. zur mittleren und neueren Gesch.*, 68.)

3. Je ne puis mentionner que d'un mot le très instructif exposé que M. Schumacher a consacré aux défrichements, à l'époque franque.

IV

Aux Romains, les royaumes germaniques n'ont certainement pas pris seulement un système de garde aux frontières. Dans leurs institutions en général, qu'y eût-il d'emprunté ? M. Dopsch a plutôt effleuré qu'abordé de front ce problème central. Voici par exemple les comtes. Dans deux pages très pleines, mais trop brèves — elles furent écrites dans les tranchées afin de ne pas laisser perdre des conclusions que leur auteur prévoyait, trop justement hélas! ne pouvoir jamais développer ni appuyer de preuves — M. Ernest Babut s'est efforcé de ramener la hiérarchie administrative du royaume mérovingien à la hiérarchie militaire romaine [1]. L'hypothèse est attachante ; elle ouvre de larges vues. Les Francs, anciens fédérés, auraient donc, comme les Goths d'Italie, conservé la constitution d'une armée impériale; mais, devançant en quelque sorte la révolution intérieure que devait connaître, deux siècles environ plus tard, l'Empire byzantin, ils auraient, dès leur établissement en Gaule, attribué aux chefs militaires les fonctions civiles aussi, au lieu que les Goths, respectueux du vieux principe du *foedus*, conservèrent la séparation des deux administrations, empêchant par là même la fusion des aristocraties des deux races. On eût aimé avoir l'avis de M. Dopsch sur des questions de cet ordre. C'est la rançon des livres composés de façon trop lâche que de ne pas serrer de près les problèmes.

De même pour la *hufe*, dont il a déjà été fait mention plus haut. Comment un ouvrage consacré à l'histoire sociale du haut moyen âge peut-il ne traiter qu'en passant de cette mystérieuse institution ? Sans doute on aperçoit assez clairement que M. Dopsch ne répugnerait guère à lui trouver une origine romaine [2]. Cette idée semble être déjà venue, de façon plus ou moins fugitive, à plusieurs érudits ; elle n'a rien que de très naturel, puisque sous des noms divers (*hide* en Angleterre, *mansus* — en général — en Gaule) la même division du sol se rencontre, aussi bien qu'en pays proprement germaniques, dans des régions jadis — et parfois profondément — romanisées. Mais le lien exact avec le passé romain ne se laisse pas aisément découvrir. Peut-être devrait-on le chercher du côté du régime fiscal. En tout cas le problème reste ouvert ; il en est peu de plus importants et qui paraissent, au premier coup d'œil, pouvoir réserver plus de surprises.

1. *Recherches sur l'administration mérovingienne*, dans *Revue historique*, t. 131 (1919).
2. *Grundlagen*, t. I, p. 343 et suiv. Le § « *Die Hufen* » de la *Wirtschaftsentwicklung*, 2e éd., t. I, p. 329 et suiv., est insuffisant sur la question d'origine.

Il était jadis de mode, lorsqu'on écrivait l'histoire d'une conquête, de mettre l'accent sur les haines de peuple à peuple. Je crains que, par réaction, les historiens aujourd'hui n'estiment en général trop bas la puissance de sentiments trop naïfs et trop brutaux pour ne pas avoir eu beaucoup de prise sur des âmes simples. « Les Romains sont des sots, les Bavarois sont sages », écrivait, au VIIIe siècle, l'auteur des gloses de Cassel. Il n'était sans doute pas le seul à nourrir cette réconfortante pensée. A vrai dire il devait probablement à ces fous de Welches (*Walha*) beaucoup plus qu'il ne l'imaginait lui-même. Tel était le cas général. Le prologue de la *Loi Salique* est un hymne en l'honneur des Francs et presque un *Hassesgesang* contre les Romains. Mais que reproche-t-il à ceux-ci ? d'avoir supplicié les martyrs. Que vante-t-il avant tout chez les Francs? leur fidélité à la foi chrétienne. Or ce christianisme, n'était-ce pas en réalité un emprunt fait à Rome ? Les Germains ont beaucoup pris à la civilisation antique. Mais leur imitation a été en grande partie inconsciente. C'est une des raisons qui l'ont rendue si incomplète. Copistes ou continuateurs beaucoup plus médiocres, je crois, que M. Dopsch ne le pense, ils ont en revanche conservé, même dans le domaine politique (je songe notamment à la conception de la royauté) une originalité plus forte qu'il n'a parfois l'air de le reconnaître. Qu'on la blâme ou qu'on l'exalte — ces jugements de valeur n'ont rien à voir avec la science — la barbarie nordique, qui séduisit le XVIIIe siècle, n'est pas absolument un mythe.

V

Point de « césure » dans l'histoire de l'Europe, à l'époque des invasions : voilà le thème fondamental de M. Dopsch. D'accord, a répondu M. Pirenne ; la coupure n'est pas là ; elle existe pourtant ; mais il faut la placer plus tard ; elle est marquée par une autre invasion, celle des peuples musulmans. C'est la conquête islamique qui, séparant l'Europe de l'Ouest et du Centre des sources de vie du monde méditerranéen, y a précipité la ruine de la civilisation antique, essentiellement urbaine, et, en y assurant la suprématie de demi-barbares, a du même coup marqué l'avènement d'un système économique fondé sur une « agriculture sans débouchés » et d'un système intellectuel fort appauvri [1]. Dans le court espace dont je dispose

1. *Mahomet et Charlemagne* dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. I (1922), et *Un contraste économique : Mérovingiens et Carolingiens*, *Ibid.*, t. II (1923).

ici, je ne saurais prétendre discuter à fond la thèse de l'illustre historien. Quelques observations rapides et par conséquent insuffisantes sont tout ce que je puis me permettre.

Que l'apparition de l'Islam ait eu pour résultat un déplacement du « centre de gravité » de l'Europe, nul ne le niera. Pour un Gallo-Romain, l'Africain était un compatriote ; le Germain d'au delà du Rhin, le Calédonien d'au delà des « murs » un barbare, donc un étranger. Aujourd'hui, dans la mesure où tous ceux qui participent au patrimoine de la civilisation européenne peuvent être dits, en un sens large, appartenir à la même patrie, c'est tout le contraire. Il y a eu une civilisation médiévale commune aux pays autrefois romanisés comme à ceux qui ne l'avaient jamais été, et très différente de celle qui florissait au Maghreb ou même dans l'Espagne du Sud ; c'est la preuve que le moyen âge a été beaucoup plus créateur qu'on ne le dit quelquefois ; mais c'est aussi un des effets de la guerre sainte musulmane. M. Dopsch a écrit quatre volumes sur l'histoire sociale du haut moyen âge sans prononcer, je crois, le nom de Mahomet. Rome et la Germanie lui ont caché La Mecque. Grâces soient rendues à M. Pirenne pour nous avoir rappelé au sentiment de l'étendue et de l'unité du monde !

Est-il exact cependant que les transformations politiques, économiques, intellectuelles qui font de l'époque carolingienne par exemple quelque chose de si différent du monde romain des premiers siècles de notre ère datent, même pour la plupart, de l'invasion islamique ? M. Pirenne lui-même note que dans la Gaule du VIe siècle « la civilisation » s'est déjà « dégradée ». Il oppose, il est vrai, volontiers la Gaule à l'Italie, foyer de la civilisation méditerranéenne. Mais dans l'Italie elle-même — plus fidèle, sans doute à la culture latine, mais par ailleurs terriblement ravagée par la longue guerre des Byzantins contre les Goths — aucune « dégradation » ne se fait-elle donc sentir ? En vérité pour retrouver les origines de ces changements divers, où nous voyons une décadence, c'est, par delà les invasions germaniques, jusqu'à l'Empire romain des derniers siècles qu'il faut presque toujours remonter. N'envisageons, pour simplifier, que l'ordre économique. Dès avant le Ve siècle, les prodromes d'une sorte d' « économie nature » apparaissent clairement. Sous les Mérovingiens le mouvement s'accélère ; mais est-ce bien par la faute de l'Islam ? M. Pirenne attache, à juste titre, une grande importance à certains faits d'ordre monétaire. Au Ve siècle, la monnaie d'or circule encore partout ; sous Charlemagne, elle a à peu près disparu. Qu'est-elle devenue ? On estime en général — et je ne découvre pas, pour ma part, d'explication meilleure — qu'elle a été drainée vers

l'Orient. Les marchands byzantins ou levantins vendaient à la Gaule plus qu'ils ne lui achetaient ; ils n'acceptaient en paiement que l'or, en espèces ou en lingots. L'avènement du monométallisme-argent, caractéristique de l'économie allemande et française jusqu'au XIII[e] siècle, a donc sa cause dans le commerce oriental. Or M. Pirenne pense que les invasions musulmanes ont « isolé » l'Occident de l'Orient. Peut-être exagère-t-il. En particulier, nous sommes trop mal renseignés actuellement sur l'histoire des voies danubiennes pour pouvoir apprécier l'importance des relations continentales [1]. Admettons néanmoins son opinion, en gros. Il en ressortira nécessairement que la fuite de l'or précéda les conquêtes arabes.

VI

Mais doit-on vraiment tenir pour assuré que le haut moyen âge se caractérise par un système économique où les échanges sont rares et où prédomine l'agriculture. M. Pirenne n'accepte cette proposition, dans toute sa rigueur, que pour la période qui suit les invasions musulmanes. M. Dopsch la nie tout à fait. Une réaction contre le schématisme abusif des théories de l' « économie nature » et de l' « économie fermée » était peut-être nécessaire. Elle n'a certainement pas gagné à se présenter sous la forme paradoxale qu'elle revêt chez M. Dopsch. On a déjà dit l'essentiel sur une méthode qui consiste à prouver par des textes rassemblés de toutes mains et parfois trop ingénieusement sollicités ce que personne ne conteste, à savoir la persistance d'une certaine vie commerciale, au lieu de chercher à peser l'importance du commerce dans l'ensemble de l'économie [2]. Je voudrais simplement insister ici sur deux considérations qui dans les polémiques ont généralement été passées sous silence.

Dans une curieuse lettre à un de ses agents domaniaux le pape Pélage I[er] (556-561) lui recommande, lorsqu'il prendra un ouvrier pour le « gynécée », c'est-à-dire l'atelier seigneurial, de ne jamais omettre de remplacer cet homme au travail des champs et surtout de ne jamais faire choix pour un pareil service d'un chef de maison dirigeant une petite exploitation [3]. Visi-

1. Bien entendu les Arabes aussi commerçaient (cf. notamment Théodulfe, *Versus contra iudices* dans les *Poetae latini aevi carol.*, I, p. 499 v. 212 et aussi 498 v. 174) ; mais le difficile est d'apprécier l'importance exacte de ce commerce.

2. Pirenne, *Un contraste économique*, p. 231 ; L. Halphen, *Études critiques sur l'histoire de Charlemagne*, p. 277 et suiv.

3. Baluze, *Miscellanea*, t. III, p. 2 (J. W. nº 956). Le texte n'est pas sans obscurités ; mais le sens général est clair. Cf. Paul Fabre, *Les colons de l'église romaine* dans *Revue d'histoire et de littérature religieuse*, t. I (1896), p. 88, n. 6.

blement Pélage estimait la main-d'œuvre agricole plus précieuse que toute autre. Ce n'était pas physiocratisme. C'était crainte de la disette. Ce pouvait être aussi, pour certains grands propriétaires, intérêt bien entendu : les produits du sol en excédent — fruits du domaine ou des redevances — se vendaient à l'occasion (en ce sens la théorie de « l'économie fermée » est certainement fausse) et, précisément parce qu'ils risquaient toujours de manquer, se vendaient cher. La menace de la famine rendait l'agriculture à la fois nécessaire et lucrative. Voit-on en ce temps, par exception, une population entière s'adonner au commerce ou à l'industrie ? Soyons sûrs qu'elle ne l'a fait, à l'origine, que contrainte par la pauvreté de son terroir ; pour manger il lui a fallu trouver un moyen de gagner de quoi acheter les aliments que la nature lui refusait. C'est l'histoire de Venise. C'est ce qu'au XIIe siècle encore Benjamin de Tudèle notait d'Amalfi. Ces contre-expériences confirment la règle. Une société qui a faim accorde forcément la première place à la vie rurale.

Les notions d' « économie nature » et d' « économie argent » ont fait beaucoup de mal aux études d'histoire économique parce qu'elles ont trop fréquemment paru dispenser les historiens d'analyser avec précision le rôle de la monnaie dans les différentes civilisations. Tenons-nous en à l'essentiel. Le métal monnayé peut être ou étalon des valeurs, ou instrument d'échange, ou tous les deux à la fois. Nul doute que dans la société du haut moyen âge, à l'exception de quelques coins reculés de la Germanie, il n'ait toujours conservé la première fonction [1] ; mais il ne remplissait plus la seconde que d'une façon très imparfaite. Les prix étaient fixés selon l'échelle monétaire ; ils étaient payés, très souvent, en objets « appréciés » de toute sorte, armes, chevaux, vêtements, etc. Etait-ce « économie argent » ? Etait-ce « économie nature » ? Simple question de définition. Mais on a généralement oublié de définir ; et cette négligence a été la source de bien des polémiques inutiles.

On discutera encore longtemps sur l'histoire du haut moyen âge. Un résultat cependant paraît acquis. Il concerne la méthode. Les frontières nationales représentaient alors peu de chose. Par ailleurs, les sources propres à une seule région sont d'ordinaire si pauvres qu'elles exigent constam-

1. On peut toutefois remarquer, comme le fait un des élèves mêmes de M. Dopsch, que les échanges de cadeaux, dont il est si souvent question dans les correspondances d'époque carolingienne, équivalaient presque à un véritable troc (Paul Kletler, *Nordwesteuropas Verkehr, Handel und Gewerbe im frühen Mittelalter*. Vienne, 1924, p. 61) ; mais je suppose que, sans le dire, les correspondants calculaient assez exactement en monnaie la valeur des dons reçus et envoyés.

ment d'être éclairées par l'examen de documents pris aux pays voisins. Enfin seule la comparaison entre les phénomènes, différents et pourtant analogues, qui se déroulèrent parallèlement dans les diverses contrées touchées par les invasions est apte à nous renseigner sur la véritable nature de celles-ci. De tout cela il résulte que les nombreux problèmes qui attendent encore leur solution ne pourront la recevoir que s'ils sont, provisoirement du moins, envisagés sur le plan européen : faute de quoi, pour prendre un exemple déjà cité, mais particulièrement probant, les Allemands continueront éternellement à chercher en Germanie les origines de la *hufe*, les Français en Gaule celle du *manse*, les Anglais en Grande-Bretagne celle de la *hide* sans s'apercevoir qu'ils parlent tous d'une seule et même chose. Avoir senti cette nécessité restera un des plus sûrs mérites de M. Dopsch. Une histoire des origines de l'Europe, malgré ses difficultés, est aujourd'hui plus aisément concevable qu'une histoire des origines de l'ancienne France ou de l'ancienne Allemagne.

Marc Bloch.